

# LEDEVOIR

## Le beau et le laid se valent

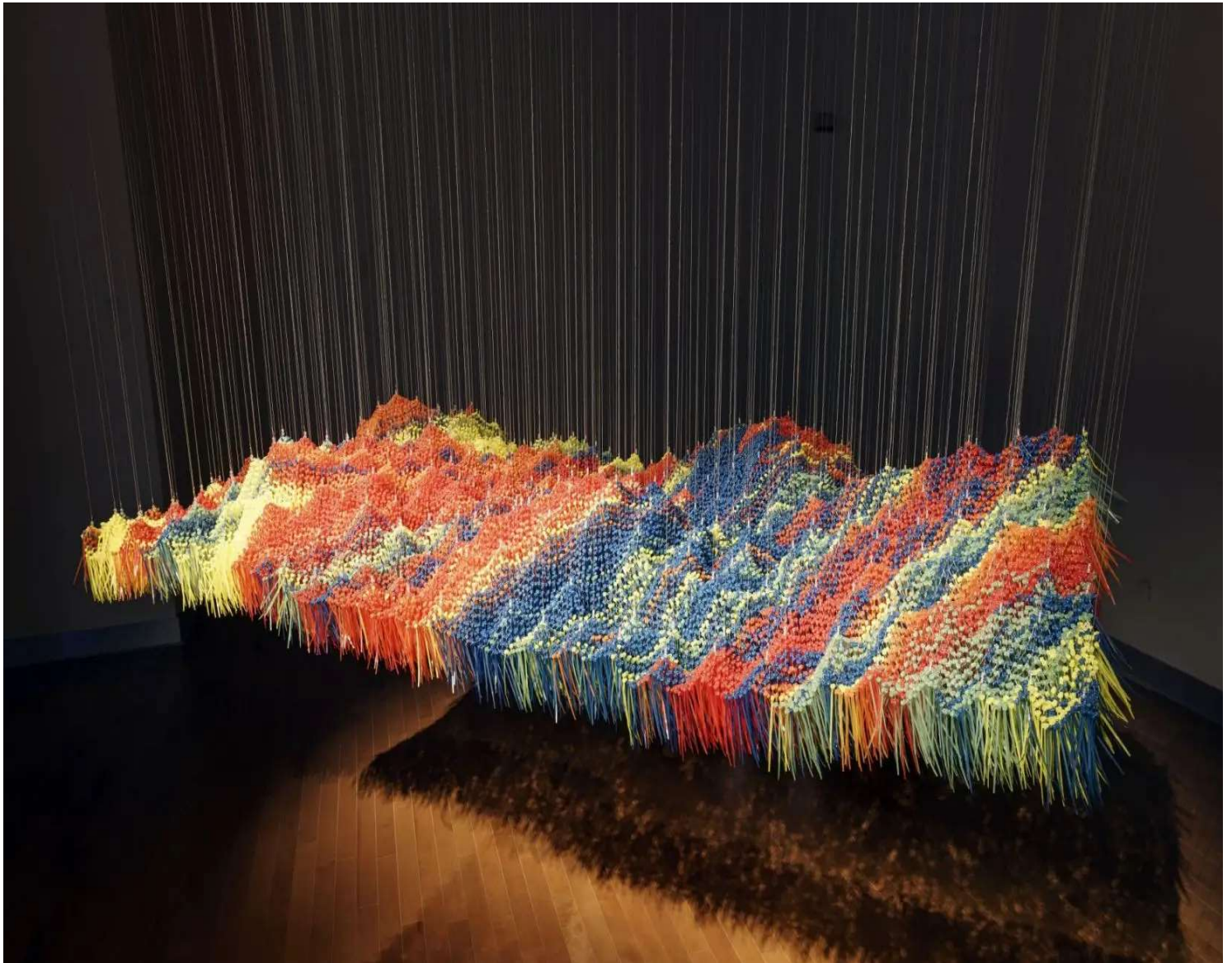


Photo: Guy L'Heureux Elisabeth Picard compose ses plans colorés à partir de l'agencement minutieux de matériaux industriels.

**Jérôme Delgado**

Collaborateur

14 mars 2015 **Critique**  
Arts visuels

Lorsqu'il est question du beau et de son ami le laid, il y a lieu de croire que le véritable enjeu concerne la matière et le processus qui la transforme. Derrière les apparences, il y a la manière. Autrement dit, avant d'arriver à séduire, ou à horrifier, par des formes et des images, les artistes se penchent sur le comment. Plusieurs expositions en cours cet hiver font honneur à ce travail en amont du résultat.

L'expo à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval est particulièrement révélatrice de ce constat. Il y a, dans *États de la matière*, l'idée qu'un bel ensemble est toujours composé de multiples particules. Et ceci vaut pour l'expo elle-même et le travail de la commissaire Catherine Barnabé : cette énième réflexion sur le processus créatif ne néglige pas son apparence.

Dans cette expo qui jette une lumière sur la diversité des matériaux propre aux pratiques actuelles, trois artistes sont réunies, dont Sarah Bertrand-Hamel, qui s'est fait connaître pour marier l'art de la couture et la photographie. Passer du temps à coudre, à ficeler, ce sont aussi des heures d'essais et d'erreurs. L'image finira par être fixée, mais combien de retouches avant d'y arriver ?

Dans *États de la matière*, il est beaucoup question de jeux d'échelle. Quasi monumentales, les oeuvres de Sarah Bertrand-Hamel, de Cara Déry et d'Élisabeth Picard sont celles qui exhortent des petits riens à devenir un grand tout.

C'est le cas notamment de Picard, qui compose ses plans colorés à partir de l'agencement minutieux de matériaux industriels. Dans *Rainbow Mountains*, par exemple, ce sont 60 000 attaches autobloquantes qui créent un paysage farfelu, quelque part entre la fantasmagorie d'une Catherine Bolduc et le recyclage poétique d'un Jérôme Fortin.

Sous une mise en lumière soignée, faisant de l'éclairage un élément clé de l'expérience du visiteur, l'expo donne à voir, dans son ensemble, un magnifique théâtre. La scénographie s'appuie sur des murs séparateurs, fendus par endroits, dont les trouées et les ombres animent la salle. Il n'y a que six oeuvres, et pourtant l'immense Alfred-Pellan ne respire pas le vide.

Tableaux, sculptures, installations... ou quoi d'autre ? Il est difficile de définir chacun des travaux exposés, tout comme il est difficile de donner aux artistes un seul chapeau, tellement elles multiplient les procédés, travaillent sur le temps, répètent des gestes et reproduisent des motifs.

## **Coudre à la machine**

Chez Sarah Bertrand-Hamel, le papier, qu'elle-même fabrique, n'est pas un support ; il fait le dessin. Il n'y a pas un papier, mais une multitude, que l'artiste coud à la machine. Le processus est bien visible, avec les fils qui pendent et la possibilité d'apprécier les revers des oeuvres. Le rendu fini d'un côté, les figures floues et grossières de l'autre, et entre les deux, dans cette épaisseur de matière, tout ce temps passé à accumuler de la fibre (en papier ou en fil).

Si les oeuvres frôlent l'ornementation, notamment par la répétition de motifs géométriques, Bertrand-Hamel s'éloigne de la production industrielle par les petites imperfections qu'elle laisse transparaître. L'oeuvre *La disposition des tesselles*, qui semble reproduire un plan urbain vu du ciel, rompt ainsi avec toute rigueur uniforme. Chaque parcelle est unique, même si elle est semblable à sa voisine.

Cara Déry, la moins connue des trois exposantes, compose un long horizon de papiers, plus ou moins transparents, qu'elle superpose et sur lesquels son sujet ambigu — un mont naturel ou de déchets ? — disparaît et réapparaît. Plus on regarde cette *Tapisserie urbaine*, plus elle étonne par le fil créatif qu'on y découvre.

Soulignons que la Maison des arts possède une nouvelle oeuvre intégrée à son architecture. Dévoilée en février, *Intrusion*, de Patrick Bérubé, se joue aussi des apparences. Il s'agit d'une photographie d'un mur, puis d'une tronçonneuse qui la perce. L'oeuvre, trompe-l'oeil moqueur à la Pierre Ayot, mime même la lumière de l'autre côté du mur. Ce cercle lumineux est comme un croissant de lune, qui éclaire et oriente les regards. Voilà un joli clin d'oeil à la mission des lieux.

Question matière et apparences, il ne faudrait pas passer sous silence deux expos au Belgo, au centre-ville de Montréal. La galerie Joyce Yahouda présente *Causalité*, de Marc Dulude, un sculpteur qui travaille sur l'imprévu et l'incontrôlable. Si on y montre un peu trop d'oeuvres, il n'en demeure pas moins que les petits et grands monuments de Dulude demeurent toujours de fascinants quiz.

Enfin, au centre Skol, le *Festin* de Maude Bernier Chabot est fait de peu de choses, mais les deux sculptures, *Hors d'oeuvre* et *Canapé*, en imposent. Matières organiques, reproduites par moulage, presque vivantes (*Canapé* semble respirer), ces citrouilles surdimensionnées montrent ce qu'on ne saurait voir. Qu'elles sont des créatures. Des vraies. L'horreur, comme sujet artistique, c'est aussi valable que la beauté.